

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 20

Artikel: Lausanne, le 15 mai 1869
Autor: D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 15 Mai 1869.

Avec les premiers souffles du printemps, voici revenir les réjouissances nombreuses qui, à la ville, à la campagne, appellent le peuple au plaisir. Du sein des bois, du milieu des prairies s'élèvent mille cris joyeux qui se mêlent au concert de la renaissance et de la vie. Quelquefois, parmi ces rumeurs confuses, on distingue les sons plus clairs d'une troupe d'enfants qui s'abandonne à ses jeux. Il est doux alors d'écouter un instant ces voix si tendres, et de reposer ses regards sur l'enfance insouciant qui célèbre ses beaux jours.

Lausanne a eu, les premiers jours de mai, un spectacle pareil, la fête des écoles primaires. C'était tout un événement. On en parlait longtemps à l'avance, et il n'est pas de réduit si sombre où l'annonce de ce grand jour ne fit pénétrer un rayon de bonheur. La veille, la pauvre mère de famille s'est remise à l'ouvrage, et, tandis que tout sommeille autour d'elle, elle prépare les habits pour le lendemain, rajuste les pièces décousues, dissimule soigneusement les traces de l'usure ; car le petit, quoique pauvre, doit avoir sa part de la fête, et figurer sans honte à côté de l'enfant plus favorisé. Et puis, le matin arrivé, la pauvre femme fait sa toilette, lui chausse des souliers tout neufs, boucle une ceinture qu'elle a achetée exprès pour la circonstance. Quand elle a mis la dernière main à ces petits préparatifs et qu'elle contemple son enfant aux joues roses, à l'œil brillant de plaisir, un doux mouvement de tendresse maternelle lui monte au cœur ; elle se sent heureuse, et, embrassant le tendre objet de ses soins, elle lui dit : « Va, mon petit, sois bien sage. » Et déjà le bambin rejoint dans la rue une bande joyeuse qui court au lieu du rendez-vous.

La fête commença par un service religieux dans la cathédrale, suivi de la distribution des prix. Touchant spectacle que cette foule d'enfants rassemblés sous les voûtes du vieil édifice, où les pères déjà sont venus chercher la protection du Très-Haut, et un principe sûr et immuable à travers les variations et les vicissitudes de la vie. Aux graves exhortations du pasteur, succède un discours qui fait la revue de l'année écoulée. Il constate de réels progrès, la fréquentation a été plus régulière, la discipline meilleure. Il ajoute de judicieux conseils à l'adresse des parents et des instituteurs.

Mais déjà l'auditoire n'écoute plus. Les têtes se

tourment, les mains s'agitent ; on n'y tient pas. En regardant ces vives physionomies, toutes semblaient dire : aujourd'hui, nous n'écoutons pas, c'est fête et nous aimons la liberté, l'espace, le mouvement. Ne tardez plus à nous donner ces beaux livres aux grandes images qui nous sourient. Enfin la distribution commence. Quel moment, on se le rappellera toute sa vie ! On n'oubliera point surtout les traits de ce bon monsieur qui vous tendit le livre en l'accompagnant d'un sourire amical, et plus tard ces souvenirs vous reviendront comme de douces images d'un passé déjà lointain.

On sort de la cérémonie avec des sentiments bien divers. Les parents surtout sont fort exaltés. Tandis que chez les uns la faiblesse maternelle exalte les mérites d'un fils, ailleurs elle accuse la partialité d'un insuccès dont il serait hélas ! plus facile de chercher la cause ailleurs. Comme toujours des joies, des déceptions.

Mais celles-ci s'oublient vite. L'après-midi toute la gaité était revenue.

On se rassembla sur la place de la Madelaine, et bientôt une immense colonne de 1200 enfants montait au son de la musique, au Bois de Sauvabelin, où tout était préparé pour la fête.

Suivons cette jeunesse

Nous voici dans l'antique forêt. Jadis on y célébrait de sanglants mystère où le faible enfant était immolé en l'honneur des dieux.

Aujourd'hui, quel contraste ! Les jeux ont commencé. Dans les allées profondes, autour des vieux chênes se forment mille groupes variés. Les uns s'animent à la course, d'autres grimpent au mât de cocagne, mais le grand nombre se porte vers les cibles qui se dressent dans la grande place. En même temps, la danse s'organise à l'ombre des grands chênes et la foule des curieux se presse autour du rond pour voir passer et repasser toutes ces têtes blondes.

Dans la plupart des jeux il était cependant facile de remarquer une certaine gaucherie, qui trahissait l'absence d'exercices corporels. En effet, la gymnastique, ici comme ailleurs, est le privilège d'un petit nombre, et l'on ne paraît nullement se soucier de l'éducation physique de l'enfant du travailleur.

Encore des inégalités, bien plus choquantes quand il s'agit de l'enfance. A cet âge, on est tous princes et rois ; les distinctions ne viennent que plus tard,

à mesure que l'orgueil remplace dans le cœur l'aimable simplicité des premiers ans.

Malgré tout, la gaité allait son train. Un instant interrompus par une frugale collation, les jeux reprirent avec une nouvelle ardeur jusqu'aux premières fraîcheurs du soir. A ce moment les écoles se rassemblèrent chacune autour de son drapeau, et après avoir jeté de grandes acclamations, l'heureuse troupe descendit lentement la route. En tête on remarquait de bons vieillards, membres des autorités. Gagnés aussi par l'enthousiasme, ils sautaient devant le cortège, comme autrefois David devant le peuple de l'Éternel.

Que d'allégresse dans cette journée, quels rêves charmants dans la nuit qui suivit. Rêves ! illusions ! Voilà bien la jeunesse. Un jour viendra le réveil. Alors il faudra lutter contre de dures nécessités.

Alors se produira le fruit des sacrifices de la génération actuelle, pour le plus grand bien de la patrie et pour la gloire de Dieu.

D.



Pierre Viret.

II

Déjà au commencement du XIII^e siècle, la Savoie avait des possessions dans le pays de Vaud. Ces possessions s'agrandirent peu à peu et devinrent très-importantes en 1250, sous Pierre de Savoie. Pendant un siècle et demi la maison de Savoie fit prévaloir son influence dans l'Helvétie occidentale ; mais vint ensuite une ère de décadence et de troubles sous des princes sans énergie et incapables de maintenir glorieusement le sceptre de leurs prédécesseurs. Les grands se disputèrent le pouvoir, et le pays devint la proie des factions.

Tel était l'état des choses quand éclata entre les Suisses et le duc de Bourgogne cette guerre qui eut pour théâtre le pays de Vaud. Parmi les plus brillants hommes d'armes de l'armée bourguignonne se trouvait Châlons, sire de Château-Guyon, qui avait pris parti pour le duc, et qui possédait dans le pays de Vaud Grandson, Orbe et Echallens. La victoire donna ces terres aux Suisses qui les cédèrent aux deux cantons de Berne et de Fribourg. Ces cantons en avaient fait deux bailliages et les gouvernaient en commun. Le bailli arrivait tour à tour de Fribourg et de Berne ; il restait 5 ans en charge ; quand il était bernois, il prenait les ordres de Fribourg ; quand il était fribourgeois, de Berne.

Lausanne ne faisait point partie de la patrie de Vaud, et ne reconnaissait pas la suzeraineté de la Savoie. Comme Genève, elle avait pour prince son évêque, et toutes les tentatives de la Savoie pour s'emparer de ces deux villés avaient jusqu'alors échoué. Lausanne resta fort longtemps sans songer à la liberté que ses voisines, Berne, Soleure et Fribourg avaient conquise. Elle attendit jusqu'en 1503, pour se donner, à l'exemple des villes suisses, un Conseil des Deux-cents. Elle nomma aussi des officiers de ville et les couvrit d'un manteau à ses cou-

leurs. Dès ce moment, il n'y eut plus de paix entre l'évêque et les citoyens.

Vers la fin du XV^e siècle, l'Eglise était toute puissante dans l'Helvétie romande. Notre sol était couvert de monastères et de couvents ; on ne voyait partout que des églises, des chapelles, des croix et des têtes tonsurées. Le clergé était en général très-ignorant. On pouvait lire sur les livres d'admission à la prêtrise de nombreuses appréciations semblables à celle-ci : « B... lit passablement, il récite avec facilité, chante mal et ne sait pas l'arithmétique ; il est admis à la consécration. »

Le peuple était ignorant, grossier, et la dépravation du clergé dépassait toutes les bornes.

Dans le monastère de Romainmôtier, par exemple, on ne voyait que de gros moines indolents, à la mine joufflue et florissante. Chaque religieux avait un miral de vin (environ 3 bouteilles ordinaires) au dîner, autant au souper ; une miche de pain blanc et une de pain mêlé d'orge et de seigle à chacun de ces repas. En tout, 8 à 9 livres de pain par jour. Il pouvait disposer à son gré de ce qui devait lui rester de cette énorme quantité de pain.

Il y avait au moins 50 maisons religieuses de différents ordres, dans le pays, et dans toutes régnaient les mêmes vices. « A Lausanne, dit M. Juste Olivier, qui s'accorde en cela avec tous les autres historiens, il n'était bruit que des excès des prêtres et particulièrement des seigneurs chanoines. On les avait vu se battre au milieu de l'office, entre eux et avec les bourgeois. Ils allaient attaquer ces derniers jusque dans leurs maisons, et commirent souvent des meurtres restés impunis.

« Les mœurs étaient très relâchées dans toutes les classes. Lausanne était une ville de prêtres où nul ne méprise le soin de la chair, qui enduret et déchire le cœur. Les assassinats, les brigandages étaient fréquents : gentilshommes, bourgeois, paysans, routiers y recouraient en affaires de fortune, de religion ou d'amours. Les jeunes gens tendaient, le soir, vers les jeux mal famés, et, à leur sortie, jouaient des tours nocturnes au capitaine du guet dans les recoins des rues du Pré et de la Cheneau-de-Bourg ; mais les ecclésiastiques n'étaient pas non plus des derniers à rôder autour des maisons de débauche. Quelque mauvais que fût le train des laïques, les prêtres renchérisaient sur eux. Ils aimaient le jeu, les disputes, les blasphèmes, fréquentaient les étuves publiques, théâtre d'orgies parfois sanglantes, battaient les religieux, débauchaient les femmes mariées, vivaient avec elles, et il n'y avait ni réprimandes, ni excommunications qui les leur fissent quitter. Les réformes tentées à plusieurs reprises ne diminuèrent pas l'affluence des femmes de mauvaise vie. On avait défendu qu'un ecclésiastique pût en avoir chez lui : alors ces libertins les firent bourgeoises de Lausanne, leur achetant des maisons qu'ils choisirent effrontément dans le voisinage et sous l'ombre même du lieu saint (1).... »

(1) Quelques rues du quartier dont il est ici question ont gardé jusqu'à nos jours leur ancienne réputation, et l'une d'entre elles a été baptisée du nom très-significatif et que chacun connaît.